

**Zeitschrift:** Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales  
**Herausgeber:** Société d'Etudes Economiques et Sociales  
**Band:** 68 (2010)  
**Heft:** 3: Subjectivité et économie : l'apport de la psychanalyse  
  
**Artikel:** Juste la dimension humaine : pour conclure et faire synthèse  
**Autor:** Botet Pradeilles, Georges  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-283580>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# JUSTE LA DIMENSION HUMAINE. POUR CONCLURE ET FAIRE SYNTHÈSE.

GEORGES BOTET PRADEILLES  
*Institut Psychanalyse et Management*  
*botetg@club-internet.fr*

> L'article explique que les approches économiques et managériales semblent témoigner d'un égarement de la dimension humaine. Egarement au sens de perte, de disparition dont la psychanalyse contribue à nous alerter. Egarement au sens du sentiment de perte de repère, de mal être que la psychanalyse a pris comme objet essentiel.

Georges Botet Pradeilles, au nom de tous ceux qui ont collaboré directement ou indirectement à ce travail de réflexion dans le cadre de l'Institut Psychanalyse et Management ou venus en amis...

Au sortir des illusions imaginaires de l'enfance il faut bien s'engager dans son histoire personnelle d'amour et de mort ; Il va falloir aussi travailler ici ou là avec cette soumission besoinuse contraignante tellement contraire au principe de plaisir, de choix et de libre arbitre que l'on prône aujourd'hui partout.

Les organisations dépersonnalisées offrent des tâches et des champs d'activité où l'on ne ressent pas le désir «autre». Un patron, si détestable qu'il soit, était créateur de ce sens indispensable qu'inspire la présence d'un autre sujet. Quel meneur d'hommes aura cette densité de présence qui fait lien, sens, moteur dialectique et esprit collectif pouvant stimuler l'activité? Exister est une chose complexe qui demande de vrais partenariats, non seulement technologiques et sociaux, mais émotionnels, affectifs et ludiques, avec ce jeu nécessairement conflictuel qui en fait tout le sel. On voit bien cela dans l'entourage proche fait des conjoints, enfants et amis.

Le bonheur et le plaisir ne sont au rendez vous que s'ils y sont attendus pour un partage... Qu'il soit équitable est certes bon, mais cela importe moins que le fait d'être reconnu là en tant que sujet. Il faut aussi que l'objet du partage soit commun par le souci et le soin qu'on lui a apporté. Le sens humain n'apparaît que dans la qualité de la rencontre et l'échange.

Que devenons-nous dans ce développement qui nous disperse dans une expansion quasi planétaire? Il faut avancer dans l'inconnu d'un nouveau monde qui nous sature d'images et d'objets au-delà de nos capacités de traitement cognitif et émotionnel. L'esprit devient omniscient et quasi doué du don d'ubiquité. Chaque jour amène de nouveaux possibles... A quand l'immortalité? Mais où sont nos anciens, nos parents, nos voisins, nos compagnons? Passé, traditions et coutumes s'effacent devant les modes et les nouveautés.

Que sont devenues aujourd'hui nos racines? Que reste-t-il des croyances, des mythologies, des ancêtres veillant sur nous peuplant l'au-delà, des rituels initiatiques et sacrés qui apportaient la paix, des sacrifices propitiatoires?

L'objet foisonne, il ne comble pas. C'est un consommable qui n'est pas signe d'amour et de reconnaissance de l'Autre. Il leurre les désirs qui se croisent sans se rencontrer dans des quêtes devenues futiles... Il ne faut surtout pas s'arrêter de courir sans risquer de perdre cet étourdissement des prétextes. Dans bien des endroits il ne faut surtout pas éteindre la télévision. Nulle part on n'a d'échanges intimes possibles sur le sens. La confiance devient suspecte. L'amitié et même l'amour sombrent dans les formalismes précaires.

Le temps de la grande abondance issue du grand pillage n'est pas celui du grand partage que rêvaient certains dans le feu productif de l'ère industrielle et dans les espérances populaires du début du siècle dernier... C'est plutôt le temps de la grande solitude des individus bardés pourtant de droits, de garanties et de protections qui progressent sans cesse. Chacun est certes mieux traité, mais devient cet «intouchable» qui doit prendre en charge les remous internes de son angoisse et de son désir. Faute de meilleure régulation sociale, il ne reste souvent que la judiciarisation de tout conflit d'affects ou d'intérêts. Les juridictions et les avocats vivent du produit résiduel constant d'un mal vivre qui s'étend.

Les systèmes économiques et financiers parviennent eux-mêmes aux limites d'expansion où les gains de productivité technologique et de création deviennent disproportionnés aux marchés potentiels... L'état de crise mettant en péril les échanges, l'emploi et même les ressources est sans cesse immanent.

La dimension humaine est cette aptitude l'individu à s'adapter à un environnement matériel et humain maîtrisable où du moins compréhensible. C'était le cas avant la flambée des énergies et des puissances financières. C'était le cas lorsque l'on se savait parmi les siens dans sa cité et sa nation. Est-ce le cas dans l'ingérable démesure d'un monde qui ne fixe de limites ni à l'angoisse ni au désir?

Il y a cent ans Freud découvrait cet égarement de l'être dans un langage intérieur devenu incompréhensible à lui-même. Faute d'être repéré dans le sacré et les mythes, l'inconscient devenait contradictoire. Fragmenté en instances conflictuelles entre les pulsions désirantes, les émergences actuelles plus ou moins contrôlées et les résidus fugitifs des valeurs parentales et sociales intériorisées, l'inconscient nouveau maintenait dans cette incertitude infantile où tout choix devient hasardeux ou fou et dépend finalement du désir d'autrui ou d'instances supérieures. La psychanalyse devenait le lieu pour l'énonciation de la solitude dans un monde sans ordre symbolique de référence et de partage.

Les places de référence sont devenues vides. On ne rencontre ni chef de famille, ni maîtresse de maison. Pères et mères font définitivement défaut. La fratrie est éparpillée. Les repères symboliques structurels n'ont plus vraiment cours dans un monde indifférent au passé. Les retours d'enfance s'inscrivent dans le registre de la nostalgie et parfois de la mélancolie elle-même. L'inconscient sans repères ne contient plus que le désordre cumulé des affects affolés ayant perdu leurs liens avec un catalogue de représentations discordantes et conflictuelles. Par chance nous avons le recours à la méconnaissance névrotique qui nous permet de demeurer dans les espérances et nos attentes enfantines. N'en guérissons surtout pas!

Jouir de quelques bons symptômes hystériques ou obsessionnels que l'on répète et entretient permet de s'installer dans un état humain inconfortable, mais soutenable et vraisemblable...

Le monde technocratique, technologique et social ne rêve que perfection en tout, légifère et règle dans ce sens. Ce surhumain fait fi de la dimension humaine qui s'instaure dans la perte, l'incomplétude et la pétition désirante orpheline sans les recours symbolique de jadis. Il nous faut nous évaluer à l'aune de cette insuffisance que porte chacun d'entre nous et dont les signes sociaux en retour nous font sans cesse rappel insidieux. L'injonction actuelle est précise ; avoir un Moi fort, ne rien rater, être empathique, bien pensant et collaboratif. Au nom de quoi ou de qui? En fait cela nous tue.

Le seul moment de paix peut se rêver dans ces thérapies où l'on peut parler sans les masques de la position, de la compétence, de la séduction, de la réussite, bref, de tous les semblants. Il faut même se précipiter avant la chute extrême chez un quelconque praticien de l'auscultation en sauvegarde ultime du désespoir et de la violence qui nous saisissent parfois... On peut bien tomber, il en est de modestes qui ne portent pas les prétentions souveraines d'une école attribuant tout désordre à un quelconque « poumon » comme se moquait déjà Molière.

La psychanalyse est le prototype de ces thérapies qui offrent d'abord quelqu'un à qui parler. Dans chacune d'entre elles, elle est en filigrane mais perd sa rigueur originelle. Son dispositif, sa règle, libèrent des enjeux pressants des appétits, de l'esprit et du corps. L'analysant allongé est livré sans regards, ni jugement, ni projet, à une libre lévitation au fil des ses mots. Aucun autre lieu au monde ne donne cette liberté au sujet parlant. Nos Sociétés occidentales, sans racines, profondeur et sagesse, n'ont rien offert de mieux à la préservation d'une dimension humaine vivable.

Se mettre en cure analytique est une expérience forte. On peut même aller jusqu'à en éprouver la puissance dans l'entrée dans le dispositif sans cette espérance d'une guérison mythique, sans cesse différée, qui portait jadis les analysants. La psychanalyse n'est pas objective ; c'est son intérêt majeur. Pas de vérité, ni de messages, ni de pratiques validées. Chacun ne pourra tenir pour vrai que ce qu'il a vécu là. Le temps de cette parole donnée spécifique permet à chacun de trouver sa solution ou de ne pas la trouver...

Elle peut devenir méthode de partage des impossibilités et des inquiétudes dans les familles, les groupes et les organisations...

La psychanalyse aujourd'hui est une philosophie, une pratique des voies de la meilleure connaissance de cause et une vraie discipline.

L'usage n'en est pas facile pour qui s'illusionne dans de vaines attentes, doute, craint, se préserve ou abuse égocentriquement de ses objets de jeu où il inclut autrui...

Mais c'est une voie vers un meilleur vivre ensemble. Elle est totalement d'actualité. Le fait qu'on la dénie et qu'on l'attaque avec la même virulence que du temps de son inventeur en fournit la preuve la plus flagrante. Nul n'aime à se remettre en question par cette subversion permanente du : « Que veux-tu? » où il faut découvrir sa route imaginaire. Le monde aime les grandes conformités qui permettent les plus values faciles par l'offre d'idées et de produits rassurants et aisément marchands...

Le psychanalyste ne guérit pas. Il se soucie d'une exactitude subjective et locale. Le travail qu'il permet de faire ici ou là par son interrogation muette de ce qui ne se dit pas est de savoir qui nous sommes et ce que l'on veut exactement. C'est à ce prix que la dimension humaine se restaure par un partage de l'angoisse et du désir redevenu possible par une meilleure énonciation. Il faut saisir la psychanalyse comme une parabole ; allongés sur le divan et mis à nu

comme l'enfant qu'on examine, nous devenons enfin des semblables. Nous allons un instant partager l'illusion d'avoir été désirés. Evidemment nous n'en saurons rien sur le fond, mais cela peut nous transformer dans nos pratiques. L'inconscient avec ses rêves et ses fantasmes fonde l'essentiel de notre communauté humaine dans l'inaccomplissement accepté.